

SOUVENIRS DU PERE MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

témoignages du père Jean-Christophe

<http://chercheurdeverite.wordpress.com>

Souvenirs personnels, surtout des actions et paroles du père Marie-Dominique Philippe autres que celles qui ont déjà été rapportées ailleurs.

J'ai vécu auprès du père Marie-Dominique pendant mes années de formation à Saint-Jodard et Rimont entre 1988 et 1994 environ (sauf entre fin 1991 et juin 1993, quand j'étais à Taiwan). Pendant ces années, j'ai pu suivre beaucoup de ses cours et chapitres, participer à beaucoup de messes qu'il célébrait, et aussi le voir personnellement très régulièrement. Entre 1995 et 2006, étant en mission en Asie, je le voyais beaucoup moins, mais au moins une fois par an à l'occasion de chapitres ou d'autres réunions de la communauté saint Jean, et à chaque fois j'allais le voir personnellement.

Maître, Fondateur, Prieur Général et Père : d'une certaine manière, il a été avant tout notre maître, en philosophie et en théologie ; pas seulement professeur, mais maître : il racontait l'histoire de Jean-Paul II à Fribourg, interrogé par des étudiants : « Pourquoi avons-nous beaucoup de professeurs mais pas de maître ? » Concrètement, de son vivant il a toujours été le principal enseignant des frères et sœurs dans les maisons de formation. Le Seigneur nous a donné un maître absolument hors du commun (...) Il y a dans sa pensée un trésor d'une richesse inouïe, que nous sommes loin d'avoir entièrement découvert...

Pendant tout un temps, il avait horreur qu'on dise qu'il était Fondateur, sans doute parce qu'il estimait qu'il n'avait été que l'instrument de l'Esprit-Saint, dans la fondation de la Communauté Saint-Jean. Vers la fin des années 80, je crois, Jean-Paul II lui avait dit : « Dites à vos frères que leur Fondateur est saint Dominique », il en semblait ravi et nous le répétait souvent. Mais au moment de la crise de 2001-2002, il s'est mis à reconnaître qu'il était Fondateur (par exemple au chapitre général 2001-2002), sans doute parce qu'il a senti qu'à ce moment-là c'était capital pour la Communauté. « Le Droit Canon ne dit rien sur les fondateurs, c'est au-delà. » (...)

Il est non seulement Fondateur des 3 branches de la Famille Saint-Jean, mais il a été prieur général des frères jusqu'en avril 2001, donc pendant 25 ans environ, et le poids de cette charge a augmenté avec le nombre de frères. Je crois ne l'avoir jamais entendu insister sur le fait qu'il était Prieur Général, comme pour faire valoir son autorité ; mais au chapitre général de 1998 il a accepté d'être réélu alors que la question se posait d'élire un nouveau Prieur Général, à cause de son grand âge. Là encore, ce n'était sûrement pas pour imposer son autorité qu'il souhaitait continuer, mais parce qu'il voyait que nous n'étions pas prêts à nous passer de lui comme Prieur Général. Par contre en 2001, il a accepté de passer cette charge à un autre frère, et je crois qu'il a reçu le fait de n'être plus Prieur Général comme une occasion d'être plus uniquement père pour nous. D'autre part, il a toujours été très engagé auprès des sœurs contemplatives, et auprès des sœurs apostoliques aussi. Et à l'époque des sœurs mariales, il a fait beaucoup pour elles.

Mais je crois que pour beaucoup d'entre nous, il était par-dessus tout « père » : être maître, fondateur et Prieur Général, c'était pour être père (être maître faisait partie de sa manière caractéristique d'être père, paternité de lumière). Entre nous, nous l'appelions « le père », tout simplement, et avec lui c'était : « Père ». C'était comme si sa paternité prenait tout en lui ; et il était, de fait, pour nous, sacrement de la paternité du Père des Cieux. Cependant, il fallait

aussi que nous voulions être ses fils ; il m'a dit une fois en privé : « Il y a beaucoup de serviteurs dans cette Communauté, mais pas beaucoup de fils... » Et à un frère qui quittait la Communauté et lui reprochait de n'avoir jamais été père pour lui, il a répondu : « Vous n'avez jamais été fils... »

Humainement parlant, il avait une vitalité absolument hors du commun, et jusqu'à plus de 80 ans, il paraissait beaucoup plus jeune que son âge, mais durant les dernières années de sa vie, il a fini par montrer des signes de vieillesse. Vers la fin de sa vie, je lui ai demandé un jour comment ça allait, et il m'a répondu : « Ça ne rebondit plus ! » Il avait de grandes mains, très fortes quand il nous prenait les mains ou qu'il nous serrait contre lui ; quand il parlait, notamment pendant les cours, il les bougeait souvent, non pas en faisant de grands gestes, mais de manière très expressive.

1. SA VIE

Sa vie quotidienne :

Son logement : à Saint-Jodard, il avait un bureau relativement grand, qui était en face de la chapelle, en clôture, et une petite cellule attenante au bureau ; il nous recevait dans son bureau, mais jamais dans sa cellule. Sa table de travail était toujours couverte de livres, lettres et documents divers. A Rimont, il avait seulement une petite cellule à côté de l'oratoire de la Compassion, cela lui servait à la fois de cellule et de bureau, et c'est là qu'il nous recevait. A Saint-Jodard comme à Rimont, il avait chez lui un certain nombre de livres et objets qui lui avaient été offerts sans doute.

Oraison et offices : il était tous les matins avec nous à la chapelle pour l'oraison et les laudes. A l'oraison, il était souvent prosterné en adoration, sinon à genoux ou assis. Bien qu'il n'ait plus de voix, il s'efforçait de chanter quand il était à l'office. Il ne venait jamais à sexte avant la messe, il voyait probablement des frères ou des gens à ce moment-là. Il venait parfois aux vêpres et à un peu à l'adoration, quand il n'était pas pris par quelqu'un. Selon le témoignage d'un frère très proche de lui, il disait seul tous les offices qu'il n'avait pas pu dire avec la communauté, notamment le soir tard quand tout le monde était couché...

Les cours : à Saint-Jodard, il donnait tous les jours un cours à 7h30, juste après laudes, avant le petit déjeuner, un cours de philosophie 1^{ère} ou de théologie naturelle ; je crois qu'il aimait que nous commencions la journée en réveillant profondément notre intelligence. Il donnait parfois jusqu'à 5 ou 6 cours par jour : 3 le matin, 2 l'après-midi et une conférence le soir, ou un chapitre. A Rimont, il donnait 2 cours sur le même thème à la suite si c'était de la théologie scientifique, ceci le matin après le petit déjeuner ou l'après-midi. Ce n'est que durant ses dernières années que le rythme a baissé un peu. En bon dominicain, il tenait vraiment à *enseigner* et *prêcher* le plus possible, cela semblait plus important pour lui que les réunions. Pendant les chapitres généraux à Saint-Jodard, il gardait toujours le 1^{er} cours du matin, cours de philosophie 1^{ère} ou de théologie naturelle, quitte à arriver un peu en retard à la séance du chapitre.

Tous les cours et conférences commençaient et finissaient invariablement par les mêmes prières : au début un « Notre Père » suivi de l'invocation : « Demandons à l'Esprit-Saint, le Père des pauvres, d'illuminer notre cœur et notre intelligence pour nous conduire à la vérité toute entière » (j'ignore si c'est lui qui l'a composée ou si elle lui est venue de quelqu'un d'autre), puis : « Notre-Dame du Très-Saint-Rosaire ! » « -Priez pour nous ! » ; « Notre père

Saint Jean ! « -Priez pour nous ! ». Parfois il ajoutait une autre invocation, par exemple à Saint Thomas. A la fin du cours il priait un « Je vous salue Marie ».

Les cours étaient habituellement vivants (sauf quand il était épuisé et s'endormait, ce qui pouvait arriver), il aimait parsemer ses cours, même les plus profonds, de plaisanteries, pour nous reposer un peu avant de repartir dans le contenu profond. En dehors des paroles de la Sainte Ecriture, il citait aussi évidemment beaucoup Aristote et Saint Thomas d'Aquin, mais également Saint Augustin, et beaucoup d'autres philosophes et théologiens. En effet, ayant énormément travaillé intellectuellement toute sa vie, il avait une connaissance très profonde des courants de pensée philosophiques et théologiques, spécialement de la philosophie moderne.

Je l'ai vu deux fois se mettre en colère contre un frère et deux hôtes qui semblaient ne pas faire d'effort pour s'intéresser au cours ; il était très miséricordieux pour nos manques d'intelligence, mais très vulnérable par rapport aux manques de désir et d'ardeur pour la recherche de la vérité. Pendant mon noviciat, le père-maître nous avait dit un jour que le père Marie-Dominique préférait enseigner à Rimont parce qu'il ne sentait pas chez nous une grande soif et que, du coup, il ne pouvait pas donner tout ce qu'il aurait voulu. Remarquez qu'il n'a pas considéré le fait d'avoir perdu sa voix comme un signe qu'il fallait qu'il arrête d'enseigner ; mais il a continué comme si de rien n'était ...

Sa vie quotidienne

L'Eucharistie : il célébrait tous les jours au moins une messe (je crois qu'il n'hésitait pas à en dire deux s'il y avait une occasion spéciale, par exemple en la disant chez les sœurs), et toujours en français. A la sacristie, avant comme après la messe, il était très sérieux, recueilli, silencieux (pour autant que j'ai pu le voir). Il était toujours très recueilli pendant la messe, même s'il faisait parfois une plaisanterie pendant l'homélie. Il célébrait lentement, tout semblait vécu intensément de l'intérieur, le moindre geste, la moindre parole. Il était parfois si fatigué qu'il s'endormait pendant la liturgie de la Parole. Il prêchait toujours à la messe. Ses homélies duraient rarement moins d'un quart d'heure, parfois jusqu'à une demi-heure. Il disait l'offertoire en silence, sauf à la fin de sa vie (parce qu'il perdait la mémoire, je crois). Il disait le plus souvent la première prière eucharistique, parfois la 3^{ème} ou la 4^{ème}.

Au moment de la consécration du corps comme du sang du Christ, il semblait être tellement pris par la présence réelle de Jésus, par le mystère qu'il célébrait, que plus rien d'autre n'existait pour lui, c'était comme une extase, mais sans rien de charismatique. Pendant toute la suite de la célébration, il semblait totalement pris par le mystère, même au moment du baiser de paix, qu'il faisait avec grande charité, il n'y avait rien qui ressemblât à une distraction à l'égard de la présence eucharistique. Il donnait la communion lentement. Il prenait un petit temps de silence après la communion, mais ne revenait jamais à la chapelle pour l'action de grâce avec nous après la messe, car il continuait à voir les frères ou d'autres personnes.

La Parole de Dieu : je ne crois pas qu'il ait beaucoup fait « *lectio divina* » comme nous le faisons aujourd'hui dans la Communauté Saint-Jean. Il m'a dit une fois à ce propos : « La théologie est une *lectio divina* ! ». Mais il avait une très grande connaissance de l'Ecriture, dont il faisait assez souvent de courtes citations, en latin, selon la *Vulgate*, qu'il considérait divinement inspirée. Mais pour les cours, il utilisait toujours la bible Osty (donc en français), et ne semblait pas beaucoup apprécier d'autres traductions françaises plus en vogue. Il arrivait toujours avec sa grosse bible Osty sous le bras pour les cours de théologie biblique et mystique et pour les conférences (de retraites ou autres), même si parfois il ne l'ouvrait pas. Quand il lisait l'Ecriture à voix haute, notamment l'évangile à la messe, on le sentait

totalemment pris par ce qu'il lisait, et comme si c'était la 1^{ère} fois qu'il le lisait ... (Un frère ancien m'a dit une fois à propos d'une retraite de Communauté : « On avait l'impression de lire l'évangile de Jean pour la 1^{ère} fois ! »)

Ses autres lectures : en plus de se nourrir avec ferveur de l'Eucharistie et de la Parole de Dieu, il n'a cessé de lire et travailler les écrits de Saint Thomas d'Aquin, ne serait-ce que parce que les cours de « théologie scientifique » qu'il donnait à Rimont consistaient principalement en une lecture commentée (abondamment et profondément) de la « Somme Théologique ». D'autre part, je crois qu'il profitait du peu de temps qu'il avait pour lire les encycliques ou autres documents importants du Magistère, ainsi que d'autres parutions qui lui semblaient importantes. Et certaines de ses prédications lui donnaient l'occasion de se replonger dans les écrits des saints qu'il aimait le plus, comme Sainte Catherine de Sienne, Saint Jean de la Croix ou Sainte Thérèse de Lisieux. J'ai été frappé du témoignage d'un frère disant qu'à la fin de sa vie, il ne quittait plus le « Petit journal » de Sainte Faustine.

Le Rosaire : quand il marchait seul, il priait souvent son Rosaire, qu'en bon dominicain il aimait beaucoup. Pendant ses nombreux voyages en voiture, il commençait toujours par réciter le Rosaire avec le frère qui le conduisait, même s'il s'endormait rapidement... Il a regroupé le 2nd et le 3^e mystères douloureux en un, et ajouté le mystère du sépulcre en 5^e mystère : il considérait que l'Eglise d'aujourd'hui devait vivre spécialement de ce mystère et le prêchait souvent.

Les repas : il prenait ses 3 repas avec nous (sauf à la fin de sa vie, car il avait un régime), pour être le plus possible un frère au milieu de nous, être au régime commun, selon ce que je pouvais en juger. Il prenait un petit déjeuner léger (composé d'un café noir, et peut-être 2 tartines beurrées) et nous invitait à faire de même, pour être en forme pour travailler intellectuellement le matin. Il arrivait souvent en retard au déjeuner comme au dîner, parce qu'il voyait des frères ou faisait quelque chose d'important. Hors des repas, les frères chargés de veiller sur sa santé (fr John-Thomas à Rimont, un frère hôtelier à Saint-Jodard) lui apportait souvent des jus de fruits, des petits gâteaux ou autres choses.

Il prenait dix minutes de sieste après le déjeuner.

En début d'après-midi, à Saint-Jodard, il allait parfois chez les sœurs contemplatives, pour confesser ou pour voir certaines sœurs, spécialement Soeur Alix, qui a continué toute sa vie à travailler pour lui (publications de livres ou autres travaux), et le père confiait parfois à sa prière ses soucis par rapport à la Communauté ou d'autres choses. A l'époque où les sœurs mariales étaient là, on le voyait parfois partir tout seul à pied par la route, pour le Cellard, maison des sœurs mariales située à au moins 10 minutes de marche du couvent des frères à Saint-Jodard. Puis il revenait souvent pour donner un cours à 16h30, parfois il revenait dès 15h30. Le soir après dîner, il faisait toujours quelque chose pour la communauté : il donnait une conférence spirituelle, ou, à Saint-Jodard, une conférence au noviciat, ou un chapitre pour toute la communauté des frères.

Les Chapitres chez les frères : on commençait par lire un passage de la Règle de vie écrite par lui, mais il n'en faisait quasiment jamais de commentaire. Il nous donnait des nouvelles de la Communauté, parfois d'autres choses, il nous demandait de prier pour ces intentions, il nous exhortait paternellement. Habituellement il était très gai lors des chapitres et nous faisait rire, surtout à Saint-Jodard. Nous pouvions lui poser des questions. Les chapitres duraient entre une demi-heure et une heure.

Sa soirée : à la fin de la conférence ou du chapitre nous disions la prière à Saint Jean, qu'il a écrite entre 1993 et 1995, me semble-t-il, et nous chantions le *Salve Regina* sur place, dans la salle de cours ou la salle de chapitre, puis il allait dans son bureau pour recevoir les frères jusque vers 22h30 ou 23h. Même s'il s'était endormi d'épuisement pendant la conférence du soir, on le retrouvait joyeusement disponible pour nous. Et une fois que tout le monde était couché, il travaillait encore : lettres, livres, cours, etc... probablement jusqu'à 1h ou 2h du matin, peut-être même plus tard. Il disait aussi les offices qu'il n'avait pas eu le temps de dire dans la journée. En effet, je crois qu'il ne refusait jamais de recevoir quelqu'un qui voulait le voir, sous prétexte que c'était l'heure de l'office, mais il m'est arrivé de le trouver disant l'office quand j'entrais dans son bureau. Quand il a été malade à Taïwan je me souviens qu'un jour où il avait dormi beaucoup tant il était épuisé, je l'ai vu et entendu commencer à réciter les laudes à 16h ... Un frère m'a raconté l'avoir surpris un soir tard priant seul à la chapelle de Saint-Jodard, ce qu'il faisait probablement tous les jours même s'il n'y avait personne pour le voir.

D'autre part, il nous recevait chez lui à toute heure de la journée, du moment qu'il était dans son bureau. Nous faisons donc la queue devant chez lui non seulement le soir, mais aussi le matin et l'après-midi, du moment qu'il y avait un espoir qu'il finisse par arriver ou que le frère qui était dans son bureau finisse par sortir ... Il y avait donc pratiquement toujours quelqu'un en train d'attendre sur les bancs devant sa porte.

Les rencontres personnelles et les confessions : c'était généralement assez bref, mais sa charité et sa joie nous revigoraient profondément. On disait à propos des entrevues personnelles avec lui qu'il aurait rendu courage à une armée en déroute ...

Il confessait ceux qui lui demandaient, le rite était réduit au minimum : parfois pas d'étole, juste les formules essentielles ; il fallait s'accuser assez vite, car je crois qu'il était comme le Père de la parabole du fils prodigue, qui ne laisse pas son fils finir de dire ce qu'il avait préparé : s'il y avait un blanc un peu long il commençait son exhortation ! Avec moi, c'était toujours à peu près la même : demander à Marie d'être très proche et de nous prendre très fort. La pénitence donnée était toujours la même, personnellement je n'ai jamais vu aucune exception : prier une fois le Magnificat.

Il était donc pris tous les jours du matin au soir sans quasiment aucun répit, et semblait ne jamais se reposer, à moins d'y être forcé quand la « vieille bête » n'en pouvait plus, comme à Taïwan en 2000. Il devait donc être dans un état de fatigue constant (un médecin chinois qu'il avait vu à Taïwan disait n'avoir jamais vu quelqu'un qui manquait autant de sommeil ...) Il parlait pratiquement sans arrêt tous les jours de 7h30 à 22h30 (cours, messe, réunions diverses, rencontres personnelles ...) mais on le sentait vivre dans un profond silence intérieur, seul avec Dieu. D'autre part, étant « assailli » de toutes parts, il était très souvent en retard (parfois très en retard...), aussi bien pour les cours que les messes, les chapitres, etc ... mais cela ne semblait pas le troubler beaucoup. Il disait : « *On se reposera au ciel !* ». On avait l'impression de quelqu'un qui était tellement donné pour les autres qu'il n'avait plus le temps de penser à lui-même, même pour des choses qui paraissent très légitimes aux gens ordinaires.

Programme hebdomadaire : Chaque semaine il passait environ trois jours à Saint-Jodard, un jour et demi ou deux jours à Rimont, une demi-journée à Semur, et durant les weekends il visitait des prieurés ou avait parfois d'autres apostolats. Vers la fin de sa vie, il m'a dit en privé que s'il passait une semaine sur deux à Saint-Jodard et Rimont, cela éviterait que toutes les choses à faire et régler lui tombent dessus tous les deux ou trois jours ; mais finalement on a maintenu jusqu'au bout le rythme habituel, qui devait en fait être assez éprouvant pour lui.

Pour les déplacements habituels entre les maisons de formation, il était toujours conduit par un frère (ou parfois une sœur ?) en voiture (on lui réservait une voiture un peu confortable). Il aimait que les frères conduisent assez vite, sans doute parce qu'il ne souhaitait pas perdre de temps sur la route. Il avait des chauffeurs habituels, mais si un frère avait besoin de le voir un peu longuement, on lui proposait parfois de conduire le père Marie-Dominique.

Pour les trajets un peu longs, par exemple pour aller sur Paris, je crois qu'il prenait habituellement le TGV. Un frère a rapporté qu'un jour dans le train, étant assis à côté de deux amoureux, il avait commencé à leur parler de l'amour, etc ... c'était bien son zèle apostolique !

Programme annuel : chaque année, de septembre à juin, il vivait principalement dans les maisons de formation, au rythme indiqué ci-dessus. Je crois que c'est parce qu'il accordait une grande importance à la formation des jeunes frères et sœurs, et aussi pour être présent comme un père au milieu de nous, tout en s'absentant parfois pour aller visiter des prieurés dans d'autres pays.

Pour Noël, il était à Saint-Jodard, mais venait à Rimont pour la messe du jour.

Pour le *Triduum* Pascal, il célébrait le *mandatum* à Rimont en début d'après-midi le jeudi saint, (il lavait lui-même les pieds de tous les frères, se mettant à genou et se relevant devant chacun), puis partait pour Saint-Jodard, où il le refaisait comme à Rimont. Le vendredi saint, durant la matinée, il y avait le chemin de croix pour tout le monde, frères, sœurs, hôtes etc... sur les petites routes dans la campagne près du couvent, cela durait au moins 4 heures, parfois 5... Il prêchait lui-même à toutes les stations, longuement. (Une fois, il ne s'est pas relevé après s'être mis à genoux pour l'invocation du début de la station et a prêché à genoux... Du coup, tout le monde est resté à genoux aussi, et ceci à chaque station !) Le samedi saint, il insistait pour qu'on vive du mystère du sépulcre, il faisait une ou deux conférences sur ce sujet, mais souhaitait surtout que nous entrions avec la Vierge Marie dans le grand silence qui caractérise ce mystère.

Durant la semaine autour du 21 novembre, il prêchait une retraite de Communauté à Saint-Jodard, et les dernières années, une autre à Rimont pendant le Carême, car une seule retraite de communauté ne suffisait plus pour tout le monde. Il devait profiter des quelques petites vacances au cours de l'année scolaire pour aller faire autre chose. Pendant les vacances d'été, il donnait une session de philosophie ouverte à tous à Saint-Jodard, au début juillet, et une retraite ouverte à tous également à Saint-Jodard autour du 15 août, et le reste du temps je crois qu'il avait des activités et apostolats divers partout dans le monde.

On ne peut pas ne pas évoquer un souvenir très particulier, celui de la visite annuelle à Jean-Paul II le Mardi Saint, qui s'est faite pendant de nombreuses années. Le père, avec quelques frères aînés, emmenait les frères novices, entre autres, rendre visite au Saint-Père. Ils pouvaient assister à la messe de Jean-Paul II, puis il y avait habituellement une petite audience avec lui, et le père Marie-Dominique pouvait souvent le rencontrer personnellement, par exemple prendre le petit déjeuner avec lui ! Plus que la visite elle-même, ce qui reste profondément gravé dans nos cœurs et nos mémoires, c'est la sollicitude si particulière du pape pour la Communauté Saint-Jean, et l'amitié si profonde et chaleureuse qu'il avait pour notre père (de nombreuses photos en témoignent...) Nous sentions combien le père aimait Jean-Paul II, combien le lien que la Providence avait voulu faire entre eux était important pour lui ; c'était certainement un grand réconfort pour le père Marie-Dominique, au milieu des luttes, de se savoir si profondément et personnellement soutenu par le pape.

Il faut ajouter à tout cela qu'il passait aussi un certain temps en conseils et réunions diverses (pendant des années, il était en Conseil du Prieur Général à peu près 3 jours par mois), qui d'ailleurs ne le passionnaient pas forcément beaucoup...

Il avait donc un rythme de vie exceptionnellement intense, et ceci pratiquement jusqu'à la fin...C'était évidemment la charité qui l'urgeait (il citait souvent cette parole de St Paul : « *Caritas urget nos* »), mais il avait aussi, humainement parlant, une vitalité hors du commun.

Maladie à Taïwan (janvier 2000) : étant à Taiwan à ce moment-là, j'ai eu la chance d'être, avec quelques autres frères, témoin de cet épisode particulier de sa vie, je souhaite donc en dire un mot.

Le frère qui l'emmenait à l'aéroport de Lyon le jour de son départ a senti que quelque chose n'allait pas, mais le père Philippe a répondu : « Si je n'y vais pas cette fois-ci, je n'y retournerai plus. » A son arrivée à Taipei, il est sorti de l'aéroport en chaise roulante ; mais c'est seulement tard le soir que nous avons pris vraiment conscience de la gravité du problème et que nous avons appelé le Dr Reich, qui le suivait à cette époque, et qui a immédiatement dit que c'était une hémiplegie et qu'il fallait tout de suite lui faire de l'acupuncture (ce qui n'a pas été fait, à cause d'un frère qui avait un autre point de vu). Il a finalement passé 15 jours au grand hôpital catholique de Taipei, et c'est là qu'un acuponcteur a fini par venir le soigner. Il était totalement épuisé ; le 1^{er} jour il a dormi presque toute la journée. Pendant ces 15 jours, j'étais auprès de lui avec le frère responsable du Vicariat d'Asie ; un autre frère a beaucoup aidé aussi (il fallait veiller sur lui presque en permanence, jour et nuit), une sœur contemplative taiwanaise était là aussi.

Peu après son arrivée à l'hôpital, les infirmières, de jeunes femmes taïwanaises, ont voulu lui donner un bain, car il n'était plus en état d'en prendre seul. Le père a refusé, demandant que ce soit moi, un frère, qui lui donne, et c'est ce qui a été fait.

Il a récupéré petit à petit, et au bout de 15 jours nous avons pu l'emmener au prieuré. Avant son départ, il a donné une petite conférence pour les amis, à l'hôpital ; mais sa bouche restait encore légèrement tordue et son élocution n'était pas encore redevenue normale. En remettant son habit dominicain, qu'il n'avait pas porté depuis deux semaines, il me dit en riant : « Le moine revient ! »

Il lui a fallu passer encore 15 jours au prieuré avant d'être en état de rentrer en France. Pendant ces 15 jours, il faisait des exercices de rééducation et parfois se promenait un peu sur la route, toujours accompagné par un frère. La nuit, un frère dormait toujours auprès de lui. Un matin au réveil, il remet ses lunettes : « Mes yeux ... », son dentier : « Mes dents... », son appareil acoustique : « Mes oreilles... », et il dit en plaisantant : « Ahlala, on sait pas ce qui reste de bon sur ce bonhomme ! »

Pendant ce mois si particulier avec lui, j'ai été impressionné par sa volonté de fer : il supportait pratiquement sans jamais une plainte toutes les souffrances et désagréments (même parfois de choses qu'il aurait pu facilement éviter), et il faisait tout son possible pour se remettre et pour pouvoir rentrer en France rapidement. Je l'ai vu vomir le médicament chinois qu'il s'était forcé à avaler (il détestait ce goût) et se préparer à réavaler ce qu'il venait de vomir, pour ne pas gaspiller... Heureusement un frère lui a dit de ne pas le faire, et il a obtempéré. Il a dit un jour à un autre frère : « J'ai été trop stoïcien ».

Cependant, ce qui était plus profondément marquant, c'était la docilité avec laquelle il se soumettait à tout ce qu'on lui demandait de faire, par exemple les exercices de rééducation (il avait 88 ans !), sa gratitude pour ce que nous faisons pour lui, l'intérêt qu'il avait pour tout ce qu'il ne connaissait pas, par exemple le « temple de la tortue » (temple taoïste situé au bout de la rue du prieuré). Et on voyait sa bonté habituelle...Mais un jour où un frère a oublié de prendre les documents nécessaires en l'emmenant à l'hôpital, il s'est mis en colère.

Voici un épisode douloureux mais très instructif pour moi : le 28 janvier, fête de Saint Thomas d'Aquin, j'apprends tout à coup par quelqu'un d'autre qu'il va chez les sœurs faire

une conférence sur Saint Thomas ; étant prier, je trouve curieux qu'il ne m'ait rien dit... J'apprends ensuite par une sœur qu'il a dit : « Les frères ne me demandent rien » ! Fait très représentatif de son désir de communiquer la lumière en toutes circonstances, alors que nous pensions bien faire en ne lui demandant rien pour ne pas le fatiguer.

Les dernières années

Bien qu'il ait gardé presque jusqu'au bout un rythme de vie très intense, il est clair que sa manière de parler, de marcher, etc... a nettement ralenti à la fin. Il parlait de plus en plus lentement. Il donnait moins de cours, bien qu'il ait, durant les toutes dernières années, retrouvé sa voix.

Et même sa manière d'enseigner a changé ; un frère très proche de lui disait : « L'analyse ne l'intéresse plus, c'est la contemplation. » Il semble qu'à partir de la fin des années 90, il faisait moins d'analyse en philosophie, il nous donnait plus un regard de sagesse.

Quand il a eu 90 ans je crois, la Congrégation pour l'Education Catholique (du Saint-Siège) a demandé que ses cours ne soient plus comptés comme faisant partie des cours nécessaires pour les candidats au sacerdoce. Il continuait donc à donner des cours, mais on appelait ça « conférence de philosophie 1^{ère} » ou autre. D'autres frères professeurs faisaient les cours qui comptaient pour la *ratio* des frères.

D'autre part, il devait dormir davantage. Il m'a dit une fois que le médecin lui avait dit que quand on a beaucoup tiré sur le sommeil dans sa jeunesse on doit dormir plus quand on est vieux, contrairement au commun des vieillards qui perdent le sommeil. Il ne venait plus à l'oraison ni aux laudes, le matin ; le cours de 7h30 fut déplacé après le petit déjeuner. Le soir après dîner, il s'endormait souvent pendant la conférence (j'ai assisté une fois à cela, il y eut plusieurs minutes d'un silence de mort dans la salle, personne ne sachant quoi faire, jusqu'à ce que le frère prier aille lui apporter un verre d'eau pour le réveiller...). Il continuait à recevoir les frères après le Salve, mais pas aussi tard qu'avant. Les jeunes frères pouvaient difficilement le rencontrer personnellement. Il se couchait probablement plus tôt.

Il semblait voir et entendre de plus en plus mal, et souffrait sûrement de plus en plus de ses innombrables problèmes de santé. C'est un frère de la communauté qui est devenu son médecin traitant habituel.

Il prenait tous ses repas seul, mais les frères qui avaient besoin de le voir pouvaient parfois aller prendre le repas avec lui, dans son bureau.

Il perdait la mémoire. Il avait besoin de lire très attentivement tous les textes de la messe pour ne pas oublier. Il ne reconnaissait plus certains frères et certaines sœurs. En avril 2006, quelques mois avant sa mort, il ne m'a pas reconnu les premières fois où je l'ai vu (je l'avais trouvé très bon mais un peu lointain, pas affectueux et proche comme d'habitude). Mais quand je suis retourné le voir encore une fois, il s'est écrié : « Ah, cette fois on le reconnaît ! » et il s'est montré proche comme auparavant. Il y avait un chapitre général de la congrégation des frères à ce moment-là ; il ne participait quasiment pas aux débats du chapitre en raison de sa fatigue, mais donnait chaque jour, pour les frères membres du chapitre, une conférence à la chapelle, située en face de son bureau, au même étage. Quand je l'ai remercié des magnifiques conférences qu'il nous avait données, il a répondu à peu près: « Il ne reste plus que l'essentiel, le reste on oublie... »

Vers la même époque, on lui a proposé un médicament chinois qui aurait pu l'aider, il a répondu très fort : « Oui, je veux ! », comme s'il voulait rester le plus possible sur terre, pour nous. Mais ensuite il n'a pas réussi à le prendre, car il ne supportait pas le goût de ce médicament, même mélangé à des aliments.

Après sa mort un frère très proche de lui a dit qu'à la fin de sa vie il vivait une espèce d'agonie. Par exemple, quand le Cardinal Rodé l'a remercié, lors de ses 70 ans de sacerdoce, il n'y croyait pas, car il se pensait rejeté...

Le dernier mois

Soeur Alix a dit, parlant du jour où le père a eu son accident cérébral, le 20 juillet 2006 à Saint-Jodard : « Quand je suis entrée, j'ai eu l'impression de voir une descente de Croix : il était couché sur le lit, la tête renversée en arrière... » Le père est resté là jusqu'à sa mort. Il pouvait encore se déplacer un peu dans sa cellule et son bureau, probablement aidé par quelqu'un, mais il n'a jamais retrouvé la parole, lui qui a parlé toute sa vie, peut-être plus que n'importe qui. Il fallait donc qu'il finisse sa vie en témoignant de ce qu'il nous a toujours dit : « La parole doit conduire au silence de l'amour ». Il passait la plupart du temps sur son lit, surtout les derniers jours car il était de plus en plus faible, ne mangeant quasiment rien, et comme il avait des escarres, il fallait donc le retourner souvent. Au moment de sa mort, son visage était extrêmement maigre.

Il ne pouvait plus célébrer la messe, un frère célébrait pour lui chaque jour. Comme parfois il refusait de communier, les frères ont fini par comprendre que c'était parce qu'il voulait concélébrer ! Un frère a rapporté : « Un jour, lors des paroles de la messe : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ! », on l'a entendu pousser un grognement, comme s'il avait voulu exprimer combien il voulait nous donner cette paix ! » Le Cardinal Barbarin a célébré la dernière messe auprès de lui, le 25 août.

Le prier général ayant demandé que les frères poursuivent leurs apostolats d'été sans rien changer, il n'y avait pas beaucoup de frères à Saint-Jodard, cependant certains ont pu aller le voir pendant ce dernier mois. Tout le monde l'accompagnait par la prière pour ce qui était, à n'en pas douter, son ultime préparation avant « le grand bond dans l'éternité », selon l'expression qu'il avait lui-même employée quelques mois auparavant, priant dans la chambre de Marthe Robin. Un jour les frères de Saint-Jodard sont venus le voir ensemble dans son bureau et pendant un long moment il s'est efforcé de leur parler, mais rien d'intelligible ne sortait de sa bouche malgré tous ses efforts...

Des frères et sœurs veillaient auprès de lui chaque nuit. Le 25 août, le frère médecin a dit, semble-t-il, qu'il pensait que c'était bientôt la fin. Et comme cette nuit-là il veillait auprès du père, à un moment, sentant la fin approcher, il lui dit : « On est avec vous, père ! », et peu après... C'était vers 4h30 que le père Marie-Dominique est parti, il est parti assez vite.

Le lendemain, il y eut aussitôt un message magnifique du Saint-Père Benoit XVI envoyé au prier général des frères. La supérieure générale des Missionnaires de la Charité, quant à elle, nous apprenait dans son message que le 26 août est l'anniversaire de la naissance de Mère Teresa et la fête liturgique de Notre Dame de Czestochowa, si liée à Saint Jean-Paul II ! « Ils se réjouissent maintenant tous les trois dans le ciel ! »

Son corps est resté exposé dans la chapelle de Saint-Jodard jusqu'au jour de l'enterrement. Il a été enterré à Rimont, mais je crois que le père Marie-Dominique avait dit dans le passé qu'il souhaitait être enterré à Saint-Jodard, auprès du noviciat.

Je crois donc qu'on peut dire qu'il a vécu au quotidien, au milieu de nous, la charité héroïque pour Dieu et pour le prochain. Pourtant, ces aspects encore un peu extérieurs n'étaient pas le plus important pour lui, il nous rappelait sans cesse que l'important c'est l'esprit !

II. SON ESPRIT

Toute la vie et tout l'enseignement du père Marie-Dominique révèlent son esprit. On a déjà beaucoup dit sur ce sujet ; les lignes qui suivent ne prétendent donc pas du tout avoir un caractère exhaustif, il s'agit seulement de quelques réflexions, liées parfois à des souvenirs personnels

La recherche de la vérité et la sagesse : c'est évidemment un des aspects essentiels de son esprit, comme il l'a dit lui-même : « J'ai consacré ma vie à la recherche de la vérité. » Et c'était aussi pour lui une des principales raisons d'exister de la Communauté Saint-Jean : « la recherche de la vérité à travers tout ». Il cherchait la vérité en toutes choses, et il s'intéressait à tout, mais avant tout à la sagesse, aux « trois sagesse » : philosophique, théologique et mystique.

Il ne cessait de nous rappeler que l'intelligence humaine est capable par elle-même de connaître Dieu et que, par conséquent, nous devons faire l'effort d'acquérir cette *sagesse* philosophique qui consiste à découvrir l'existence de Dieu et à le contempler avec notre intelligence. Il revenait souvent sur la distinction entre science et sagesse, et il demandait parfois avec force : « Où enseigne-t-on encore la sagesse ? »

L'encyclique « *Fides et Ratio* » de Saint Jean-Paul II, qui confirmait d'une manière éclatante ce que le père avait fait en rappelant la nécessité d'une « philosophie sapientiale », fut certainement un grand réconfort pour lui. Le Cardinal Ratzinger aurait dit, peu de temps après la parution de l'encyclique, que c'était pour le père Philippe que Jean-Paul II l'avait écrite ! Et le père nous disait souvent combien le Saint-Père se souciait que la métaphysique soit enseignée. Un frère a rapporté qu'à l'occasion d'une visite à Jean-Paul II avec le père, le pape avait demandé expressément aux frères d'être fidèles à la recherche métaphysique du père Philippe.

Il n'accordait pas seulement une grande importance à la philosophie, mais peut-être encore plus à la théologie, et nous rappelait souvent qu'il fallait que nous soyons tous des théologiens pour l'Eglise d'aujourd'hui, à l'école de Saint Thomas d'Aquin, mais aussi à la manière de Saint Jean « *le théologien* », comme lui-même l'était éminemment.

Malgré ce gigantesque effort qu'il a fait toute sa vie pour chercher et transmettre la sagesse du point de vue philosophique et théologique, le père a toujours été clair sur le fait que ce que nous devons désirer et demander avant tout et par-dessus tout c'est la « sagesse mystique », infuse en nous directement par l'Esprit-Saint grâce au don de sagesse, qui nous donne une connaissance intime de l'Amour Trinitaire, connaissance dépassant de beaucoup tout ce que notre intelligence peut saisir grâce à la philosophie et la théologie. C'est pourquoi il disait : « Rien n'est plus important dans notre vie que le don de sagesse ! »

Tous ses enseignements et ses prédications n'avaient pas la même qualité, tout n'était pas toujours très passionnant pour tout le monde, parfois sa manière d'enseigner ou de prêcher pouvait même être un peu pénible pour certains (il était lucide sur ce point). À la fin de sa vie il me semble qu'il a même parfois dit des choses un peu curieuses, sur lesquelles il devait revenir ensuite. Et j'ai entendu un frère dire que le père Marie-Dominique répétait beaucoup la même chose ; ce n'était évidemment pas entièrement faux, après 60 ans d'enseignement... Cependant, une des choses les plus impressionnantes chez lui, c'est qu'il a continué à *chercher* la vérité, sans s'arrêter à ce qu'il savait déjà, jusqu'à la fin. Par exemple, à presque 80 ans il s'est mis à dire que, contrairement à ce qu'il avait penché à dire jusque là, on ne pouvait pas être sûr, philosophiquement, que l'âme humaine était créée dès la conception de l'embryon. Un autre exemple : toute la recherche qu'il a développé les dernières années de sa

vie sur la découverte de l'existence de Dieu par la « ratio boni » ; ou tout le livre « Retour à la Source », qui est une recherche qu'il a développée les dernières années.

Au sujet de sa quête incessante de vérité et de sagesse, il faut évoquer aussi l'histoire, que nous l'avons tous entendu raconter plus d'une fois, de son frère dominicain (le père Ramirez) lui demandant de persévérer dans sa recherche et son enseignement tout en l'avertissant qu'il serait, à cause de cela, « haï, haï, haï ! ». C'était nous dire qu'il se savait haï par certains pour ce qu'il faisait, et que, si nous voulions marcher sur ses traces, nous le serions aussi...

Tout en nous encourageant beaucoup à développer notre intelligence, il nous rappelait souvent aussi que nous ne devons pas tomber dans l'orgueil, « l'orgueil de l'intelligence, l'orgueil des théologiens... ».

« **NOUS SOMMES FAITS POUR AIMER !** » Le père n'a cessé de nous parler de l'amour, en philosophie et en théologie. « La grande misère d'aujourd'hui, c'est qu'on ne sait plus aimer ». C'est pourquoi, je crois qu'il a cherché par-dessus tout à nous apprendre, par ses paroles et ses actes, la vérité de l'amour, aussi bien de l'amour humain que de l'amour divin. Dans le livre « Suivre l'Agneau », il écrit : « D'une certaine manière, Dieu est plus Amour que Lumière ». Et dans une homélie magnifique donnée à Rome en 2006, il insistait avec force : « On veut AIMER ! » D'autre part, toute sa vie au milieu de nous exprimait cet esprit qui l'habitait : le primat de l'amour et de la soif d'aimer.

Être fils de Jean : il désirait ardemment l'être, et il l'était éminemment, pas d'une manière imaginative ou romantique, mais très profondément ; et il voulait que nous comprenions tous que c'est la grâce que le Seigneur voulait donner à la Communauté Saint-Jean. Il le disait souvent : « Si je désire qu'il demeure... » (Jn 21, 22). Je me souviens de sa joie quand je lui ai dit un jour que je l'avais compris : « Oui, c'est ça ! » Et il voulait qu'on soit « fidèles jusqu'au bout » (expression qui revenait souvent) à cet appel de Jésus sur nous. Et cet appel c'est fondamentalement de « suivre l'Agneau partout où il va... » (Ap 14, 4) Au moment de la crise de 2001, il m'a dit en privé : « On voudrait se faire un nom, être comme les autres... Mais non ! Acceptons d'être différents, de ne pas avoir de renommée, soyons ce que Dieu veut pour nous. »

La contemplation : parce qu'une des caractéristiques principales de Saint Jean est d'être un contemplatif, le père nous rappelait souvent que « la soif de contemplation » doit être le cœur de notre vie. Lui-même ne passait pas de nombreuses heures chaque jour en oraison, il était trop donné à tous ceux qui avaient besoin de lui, mais on le sentait habité, totalement saisi intérieurement par cette soif de Dieu. Comme l'a bien dit un des premiers frères de la communauté : « Pour moi, le père c'était d'abord un contemplatif. »

Je me souviens qu'à Saint-Jodard il donnait, plus ou moins régulièrement, des enseignements sur l'oraison, et il prêchait souvent sur le cri de soif de Jésus. « Celui qui dit qu'il n'est pas fait pour l'oraison, n'est pas fait non plus pour la vie apostolique. Être fidèle au petit temps d'oraison de chaque jour. » Il nous rappelait souvent que nous n'étions pas bénédictins, et que pour nous ce n'est pas la liturgie qui est première, mais la contemplation : « Si Communauté Saint-Jean existe, c'est pour maintenir la contemplation dans l'Eglise, et une contemplation doctrinale ». Cette contemplation, vécue dans une amitié intime avec le Christ, est une participation au regard brûlant d'amour que Jésus, Verbe de Dieu et Fils bien-aimé, porte sur son Père.

Le désir : il citait souvent Sainte Catherine de Sienne : ce qui est le plus important aux yeux de Dieu c'est notre désir. Il nous rappelait sans cesse que Jésus regarde d'abord notre désir, les intentions de notre cœur. Il répétait souvent (sans doute parce qu'il voyait bien que nous avions cette tentation) : « Ne regarder que les résultats, c'est du positivisme ». Il me dit un jour en privé : « La sainteté chrétienne est dans le désir. Nous devons comprendre que les désirs sont plus que la réalité »

Etre mû par le Paraclet : pour lui, c'était quelque chose d'essentiel et de très concret. Un frère proche de lui a raconté qu'il arrivait parfois au père de dire tout d'un coup, alors que tout était prévu et qu'on s'apprêtait à partir : « Non, ce n'est pas ça qu'il faut faire... », et de changer tout le programme. Et il a écrit clairement dans la « Charte de charité » de la Famille Saint-Jean combien c'était important pour nous d'être dociles au Paraclet.

Concrètement, c'est à travers notre conscience que l'Esprit-Saint nous parle, et quand quelqu'un disait : « en conscience, je... » il se mettait parfois en colère : « Mais tout ce que nous faisons doit être fait en conscience ! »

Marie : elle est, sans aucun doute, un des grands secrets de son cœur. Il est né un 8 septembre, Fête de la Nativité de la Vierge Marie, et le 26 août, date de sa mort, est aussi une fête de Marie. Toute sa vie est enveloppée par elle, il a beaucoup parlé d'elle, écrit sur elle, et surtout il s'est totalement consacré à elle, comme un tout petit enfant (cf. sa prière écrite le 8 septembre 2002), et il nous a toujours invités à faire la même chose. Dans la « Charte de charité », il a écrit que c'est « en recevant Marie de Jésus crucifié, à la manière de notre père Saint Jean », que nous comprendrons toujours plus l'appel de Dieu sur nous. » Cette alliance avec Marie est donc quelque chose d'absolument essentiel pour lui. Il fait sûrement partie des apôtres des derniers temps dont a parlé Saint Louis-Marie de Montfort, et nous sommes invités par l'Esprit-Saint à le devenir aussi.

L'adoration et l'abandon : il nous renvoyait sans cesse à l'adoration, comme le fondement de notre vie chrétienne et de la vie religieuse. Une année, il en avait fait le thème principal de la retraite de Communauté. C'est sans aucun doute quelque chose qui est caractéristique de son esprit. Cela est peut-être lié au fait qu'il était philosophe ; en effet, la découverte philosophique de l'Être Premier Créateur donne au philosophe un sens éminent que l'adoration est fondamentale dans la vie de l'homme.

Et l'adoration conduit à « l'abandon » de soi-même entre les mains de Dieu, non pas un « abandon psychologique », qui consiste à se laisser aller en attendant que tout nous tombe du Ciel, mais un « abandon divin », qui consiste à coopérer le mieux possible à l'œuvre de Dieu en nous, en cherchant de toutes nos forces à faire sa volonté, car c'est uniquement en cherchant à « faire pleinement le bon plaisir du Père », comme il le répétait souvent, que nous nous abandonnons réellement à sa conduite sur nous.

Le primat de la finalité : c'est de toute évidence un des axes principaux de son esprit et de la formation qu'il nous a donnée : regarder toujours la finalité, avant tout, dans tout ce que nous vivons et faisons : en vue de quoi ? Car seule la finalité permet d'avoir la compréhension ultime de la réalité : ce en vue de quoi elle est. Il me dit un jour en privé : « On n'a rien fait que mettre en pleine lumière la *finalité*, mais ça change tout, non seulement en philosophie mais aussi en théologie ». Il insistait pour que nous comprenions que, contrairement à une opinion répandue, la causalité finale n'est pas une cause « métaphorique » mais réelle. Tout

en étant tellement déterminé par rapport à la finalité, il avait cependant une souplesse quasi infinie dans l'ordre des moyens, il était prêt à tout...

Le primat des vertus théologiques : cela aussi est au cœur de la formation qu'il nous a donnée. Il n'a cessé de nous rappeler, notamment pour le renouveau de vie religieuse, que la vie chrétienne n'est pas d'abord une vie morale humaine, même si elle demande évidemment que nous fassions l'effort d'acquiescer toutes les vertus morales. Il disait que les hommes d'aujourd'hui sont tellement abîmés et fragiles qu'il faut tout reprendre par le haut, c'est-à-dire par ces vertus « théologiques » qui nous sont données gratuitement par Dieu et nous orientent directement vers Lui. Et ce sont elles qui transformeront progressivement toute la « pâte humaine ». Il n'était jamais moralisant, il avait toujours un regard de foi, d'espérance et d'amour divin. Cependant, il lui est arrivé de dire : « On n'insiste peut-être pas assez sur les vertus morales... »

La sagesse de la Croix : il en a beaucoup parlé, et il l'a notamment mise au cœur de la « Charte de Charité » de la Communauté Saint-Jean. Au début de la dernière retraite de Communauté qu'il a prêchée à Saint-Jodard, moins d'un an avant sa mort, en novembre 2005, au moment où nous fêtions les 30 ans de la Communauté, il a posé avec force la question : « Que reste-t-il après 30 ans ? » Et la réponse est venue un peu comme un cri jaillissant du plus profond de lui-même : « La sagesse de la Croix ! » C'était tellement ce qu'il vivait réellement, au quotidien. Pour lui, cette sagesse de la Croix, même si elle impliquait la souffrance, était cependant avant tout « gloire » (cf. Jn17), « grande victoire de l'Amour » (cf. Ap 19). « La Croix est sagesse en tant qu'elle est manifestation de l'Amour divin. » Nous, nous avons souvent beaucoup de mal à saisir cette exigence de l'amour divin, et à en vivre...

L'espérance et la jeunesse : on sentait en lui une espérance invincible en toute circonstance. Souvent il encourageait à « aller toujours plus loin », et comme il l'a dit aux frères à Taïwan en 2000 : « Notre devise c'est : toujours plus ! » Et aussi : « Ne pas perdre de temps ». En chapitre à Rimont vers la fin de sa vie, il disait un jour : « Priez pour moi, pour que je ne perde pas de temps, mais que j'aie jusqu'au bout... » Il ne s'agissait pas d'optimisme naturel ou d'enthousiasme humain mais de véritable espérance théologique, qui ne s'appuie que sur Dieu et ne désire que Dieu. Il nous rappelait souvent que « l'Apocalypse » de Saint Jean est le « livre de l'espérance », et que c'est « l'accomplissement de la volonté du Père » qui fait grandir notre espérance. Voici une histoire racontée par un frère : le père Marie-Dominique reçoit un coup de téléphone pendant un entretien avec ce frère, et s'effondre progressivement sur son siège... il finit par raccrocher, semblant terrassé par ce qu'il vient d'entendre, puis se redresse en disant : « Mais qu'est-ce que ça fait tout ça ? le Christ est ressuscité ! » Et il reprend sa conversation.

C'est sans doute cette espérance qui lui donnait une jeunesse de cœur incroyable, nous disions qu'il était le plus jeune d'entre nous ; il semblait toujours prêt à rebondir pour aller plus loin dans la course de géant qui l'emportait vers le Ciel.

La personne humaine : le père Philippe a beaucoup réfléchi sur la personne humaine en philosophie, spécialement du point de vue métaphysique, et il voulait que nous comprenions l'importance de cette recherche. Pour lui, la métaphysique n'était pas quelque chose d'abstrait (ce que nous avons souvent du mal à comprendre...), c'était le regard humain le plus profond sur la réalité. C'est pourquoi cette connaissance métaphysique, unie à sa foi et à sa charité, lui permettait d'avoir un regard si pénétrant sur chaque personne qu'il rencontrait dans sa vie

quotidienne, non pas le regard de « la psychologie des profondeurs », mais un regard qui atteignait l'être profond et unique de chacun, la bonté profonde de chacun, et qui lui permettait d'être si présent, d'avoir une telle attention aimante à tous ceux qu'il rencontrait, même pour la première fois.

D'autre part, du point de vue théologique, il en est venu à penser que Saint Thomas d'Aquin n'était pas le théologien de la nature, comme on le dit souvent, mais plutôt le théologien de la personne.

Parce que la Vierge Marie est la personne humaine la plus parfaite, sa connaissance métaphysique de la personne a aussi permis au père de parler d'Elle avec une profondeur unique. Et c'est bien ce que le père Dehau lui avait dit : « Tu dois faire de la métaphysique pour bien parler de la Sainte Vierge. »

Cette « métaphysique de la personne » l'a sûrement aussi beaucoup aidé à avoir un très grand sens de la charité fraternelle et de l'amitié.

La charité fraternelle et la miséricorde : il ne se contentait pas de nous exhorter souvent à la charité fraternelle, d'abord entre nous et à l'intérieur de la Famille Saint Jean, mais il était aussi pour nous un témoin infatigable du don total de soi à ses frères et à tous. Il nous accueillait très chaleureusement à chaque fois que nous allions frapper à sa porte ou que nous l'attrapions dans un couloir, sauf s'il était déjà pris impérativement par autre chose, alors il nous demandait d'essayer de repasser à un autre moment, mais ne manifestait jamais d'impatience ou de lassitude qui aurait pu nous retenir d'aller le voir. Il lui arrivait parfois de passer beaucoup de temps avec des personnes qui demandaient souvent à le voir... En bref, il manifestait une inépuisable charité à l'égard de toutes les personnes qu'il rencontrait, il était pour nous un témoin inlassable de la miséricorde infinie du Père...et il voulait que nous entrions dans cette folie de la miséricorde « du Cœur blessé de l'Agneau ».

Le 8 décembre 2000, à l'occasion du Jubilé des 25 ans de la Famille Saint-Jean à Paray-le-Monial, il est intervenu à la fin de la liturgie de demande de pardon, pour dire qu'on avait oublié le plus important : demander pardon pour nos manques de charité fraternelle ! Et il s'est mis à pleurer devant toute l'assemblée sur nos manques de charité fraternelle... Ce fut pour moi un moment bouleversant, inoubliable...

Il nous rappelait souvent que nous ne devons jamais dire du mal de nos frères devant des personnes de l'extérieur. Je crois que dans son cœur il n'y avait que charité pour tous et une très grande confiance en nous, et que c'est pour cela qu'il se permettait parfois de relever les imperfections de nos frères. Vers la fin de sa vie, il a dit à un frère : « On s'aime comme des robots dans cette Communauté ! » Nous sommes loin d'être à la hauteur de ce qu'il attendait de nous dans ce domaine...

L'amitié : il en a beaucoup parlé en philosophie, non seulement en éthique, mais aussi comme une voie de découverte de l'Être Premier, et il en a beaucoup vécu. Il disait facilement de telle ou telle personne qu'il avait connue que c'était un ami, ou qu'ils s'aimaient beaucoup. Ceci est lié à toute sa recherche sur la personne. Il disait souvent : « L'Eglise est un tissu de relations personnelles » Et quand je le voyais personnellement, j'avais parfois l'impression que ce qui l'intéressait le plus c'était que je lui parle de mon amitié avec telle personne. Cependant, l'amitié était pour lui quelque chose de si profond et élevé qu'il rappelait parfois que les vraies amitiés, profondes, sont rares. C'était sans doute pour nous mettre en garde contre le danger de ramener l'amitié à une relation sensible et superficielle, ce que nous faisons facilement...

En même temps, il était affectueux et donnait souvent des marques d'affection dans les relations personnelles, comme de nous serrer les mains. Il rappelait souvent : « L'insensibilité est le pire des vices. Il n'y a rien de pire qu'un curé rationaliste ! » Au sujet de l'exercice de l'amitié, il nous mettait en garde : « Il faut distinguer la tendresse sensible et la tendresse sexuelle, il y a une tendresse qui n'est pas sexuelle. La charité peut tout assumer, sauf l'aspect sexuel. » Et quand je lui ai posé un jour des questions très concrètes sur les gestes de l'amour dans l'amitié, j'ai constaté qu'il était très prudent, demandant d'éviter les gestes qui pourraient être imprudents pour la chasteté. Et il insistait beaucoup sur la pauvreté dans l'amitié : « L'important c'est d'être pauvre, de tout remettre à la Très Sainte Vierge, elle a donné gratuitement, elle peut le reprendre quand elle veut. » Et dans une des dernières retraites de Communauté à Rimont, il a fait presque toute une conférence sur la vraie place de l'amitié dans la vie religieuse, rappelant une fois de plus que, pour nous religieux, elle est évidemment totalement relative à notre consécration à Dieu.

Esprit de virginité : sans négliger, évidemment, les exigences du vœu de chasteté propre à la vie religieuse, le père préférait plutôt nous parler de « l'esprit de virginité », désir de donner tout notre cœur et toute notre personne à Dieu, en réponse à son « amour jaloux » pour nous. C'est cet esprit de virginité qui nous permet de vivre joyeusement dans la chasteté. Il nous mettait souvent en garde contre la tentation de devenir « un vieux garçon » ou « une vieille fille », tout replié sur soi-même, caricature du vœu de chasteté. Un religieux n'est pas quelqu'un qui a peur d'aimer ou cherche à se protéger, mais au contraire quelqu'un qui aime de plus en plus comme Jésus aime, car il est de plus en plus proche de Celui qui est Amour et Source de tout amour.

La pauvreté : bien qu'il nous rappelât parfois l'exigence de la pauvreté matérielle (par exemple l'histoire de Saint Dominique qui, avant de mourir, maudissait ses frères qui construiraient de trop beaux couvents), ce n'était pas le plus important pour lui. Il était même très souple par rapport à cela. En 2000, lors du grand pèlerinage de la Communauté à Rome, quand on lui a dit qu'on avait peur que ça coûte trop cher, il a répondu : « C'est le parfum d'un grand prix versé sur les pieds de Jésus ! » L'argent était pour lui totalement relatif aux choses vraiment importantes.

Par contre, il ne cessait de parler de la pauvreté spirituelle, dont il disait qu'elle consistait à n'avoir aucun droit, et il en vivait radicalement : il ne réclamait jamais, ne se plaignait jamais, et semblait accepter tout ce qui lui arrivait, notamment de la part de ses frères, comme un appel de l'Esprit-Saint (avec discernement, évidemment). Je trouve que c'était une des choses les plus impressionnantes chez lui.

L'obéissance : le père distinguait, pour la vie religieuse, une obéissance de type « jésuite » (très absolue) d'une autre de type « dominicain », où le religieux qui obéit met davantage son intelligence au service de l'accomplissement de la volonté de Dieu; c'est évidemment de cette dernière qu'il souhaitait que nous vivions. Comme supérieur, il n'imposait pas son autorité, il gouvernait plutôt par mode de demande (ce qui pouvait être ressenti comme très impératif par certains frères). Un frère m'a raconté que le père Marie-Dominique lui avait demandé un jour de partir en Corée, et qu'il avait refusé ; le père n'était pas content, mais il ne le lui a pas imposé. Nous savions qu'il exerçait sa charge de supérieur dans un esprit de service et non de domination.

Même s'il ne négligeait pas l'obéissance au supérieur demandée par la vie religieuse, ce qui était le plus important pour lui c'était l'obéissance à l'Esprit-Saint. Il disait sans cesse : « accomplir jusqu'au bout la volonté du Père ». Et il demandait, comme quelque chose

d'important, que chaque frère ait un père spirituel pour l'aider à vivre dans cette docilité à l'Esprit-Saint.

Lui-même a obéi, et son obéissance a porté des fruits incroyables : il a commencé à enseigner la philosophie par obéissance (il souhaitait enseigner la théologie). Il a rencontré le Cardinal Wojtyla en allant participer à un congrès thomiste par obéissance, et d'une certaine manière, il a accepté de fonder la Communauté Saint-Jean par obéissance à ce que Marthe Robin lui disait de la part de Jésus. Mais c'était une obéissance pleinement responsable, dans laquelle il ne cherchait qu'à accomplir la volonté de Dieu, et non celle du supérieur. Un frère a rapporté qu'une fois où son supérieur dominicain voulait l'envoyer dans autre lieu, il a répondu à peu près ceci : « Oui, si vous prenez avec moi la responsabilité des personnes que je suis spirituellement et que je ne pourrai plus suivre. » Du coup, son supérieur l'a laissé où il était. Et en 1998, il a accepté d'être réélu prier général, allant clairement et consciemment contre la volonté de Monseigneur Séguy, qui souhaitait qu'il passe cette charge à un frère.

La vie apostolique : il avait un grand zèle apostolique, et même après la fondation de la Communauté Saint-Jean il a gardé une certaine vie apostolique extérieure à la communauté. Lors de la crise de 2001-2002, il insistait sur le fait que nous sommes des apôtres, et non des professeurs de théologie, que tous les frères devaient être des apôtres et que la recherche théologique devait être liée à vie apostolique. Je crois que la question s'est posée dans les années 80 de fonder une branche de frères purement contemplatifs, mais cela n'a pas été retenu. Sans doute parce que le père Marie-Dominique ne le souhaitait pas ? Il nous a voulu vraiment comme des apôtres, comme le sont les dominicains, c'est un aspect essentiel de notre vie et de notre sainteté. En même temps, il nous a toujours mis en garde contre ce qu'il appelait « l'agitation », notamment l'agitation des apôtres qui ne sont pas assez contemplatifs ; « le démon est le prince de l'agitation... »

Le retour du Christ : il en parlait beaucoup, même si c'était sous mode d'interrogation : « Est-ce que Vatican II, le concile de la charité fraternelle, où l'Eglise ne condamne plus, n'est pas le début de la dernière semaine de l'Eglise sur la terre, à la suite du Christ ? » Un certain nombre de choses étaient pour lui signes de la fin des temps, notamment l'angoisse généralisée (comme le montre le livre de l'Apocalypse), et il nous rappelait souvent que Vatican II demande que nous soyons attentifs aux signes des temps. Et surtout, il voulait que nous hâtons le retour du Christ par notre désir. Mais les dernières années il me semble qu'il en parlait moins, peut-être parce qu'il avait l'impression que ça ne plaisait pas à certains ? Il m'a dit en privé, en 2001 : « Maintenant que le Jubilé de l'an 2000 est passé, plus personne ne pense au retour du Christ... eh bien, il reviendra comme un voleur ! »

Joie, fatigue et souffrance : en plus de toute la fatigue dont j'ai parlé ci-dessus, le père avait à supporter dans son corps un grand nombre de souffrances physiques diverses, certaines dues à des accidents de voitures ou autres, et dont un frère a fait une fois la liste, très impressionnante... Par exemple, quand il avait perdu sa voix, le fait de parler sans cesse le fatiguait, comme s'il forçait constamment sur sa voix cassée. Il ne parlait quasiment jamais de ses souffrances physiques, mais elles étaient bien là. Il y avait aussi toutes les afflictions intérieures dues notamment à ce que vivait la Communauté. Il se confiait parfois de ces choses dans les rencontres personnelles, et il arrivait qu'on voie sur son visage, par exemple sur certaines photos, combien il portait lourd...

Cependant, c'est toujours la joie qui a dominé dans sa vie, jusqu'au bout, une joie surnaturelle, plus profonde et plus forte que tout ce qui pouvait être source de tristesse. Et c'est bien ce qu'il voulait que nous vivions, nous aussi ; il l'a dit souvent, notamment dans la

« Charte de charité ». Il voyait combien c'est difficile pour nous de garder cette joie, et il nous y a exhorté constamment, par ses paroles et son exemple.

III. INCARNATION

Je voudrais ici souligner brièvement quelques moyens, permettant d'incarner l'esprit, qui étaient chers au père Marie-Dominique.

Vie religieuse : il aimait très profondément la vie religieuse, non d'une manière formaliste, mais comme une manière privilégiée de vivre du mystère de la Vierge Marie, source de la vie religieuse à laquelle il voulait revenir. Pour lui, la vie religieuse de la communauté Saint-Jean, c'était revenir au mystère de Marie. Dans les années 90, il a fait une fois toute une série de Conférences au noviciat sur les caractéristiques de la vie religieuse comparativement à une simple vie consacrée. Et un jour, en privé, il m'a raconté lui-même qu'un certain frère, projetant de fonder un Foyer, avait écrit que ce genre de vie était plus évangélique que la vie religieuse ; le père avait alors barré ce passage, car il considérait la vie religieuse comme plus évangélique.

Il voulait notamment que nous vivions une vraie vie fraternelle en commun, ce qui est un des éléments qui structurent la vie religieuse. Et il souhaitait que cette vie fraternelle, dans nos petits prieurés, ait une note très familiale, considérant que la vie religieuse devait maintenir dans l'Eglise ce caractère familial.

Oraison silencieuse : elle est la première incarnation de notre soif de contemplation ; le père y tenait absolument, comme je l'ai déjà dit ci-dessus.

Les études et le travail intellectuel C'était capital pour lui, afin d'incarner la recherche de la vérité. Il savait que ce travail était très exigeant et difficile, et considérait que c'était notre ascèse principale, beaucoup plus que l'ascèse par rapport à la nourriture. Il nous demandait d'acquiescer de mœurs de travailleur, et nous mettait en garde contre « le dilettantisme »... Lui-même était un travailleur acharné du point de vue intellectuel, depuis toujours et notamment durant les années où il a dû enseigner la philosophie à Fribourg. Le travail intellectuel est une partie essentielle de notre vie, non seulement pendant les premières années de formation, mais pendant toute notre vie.

Saint Thomas : le père Marie-Dominique aimait énormément Saint Thomas d'Aquin, spécialement son « *Commentaire sur l'Evangile de Saint Jean* », qu'il a fait traduire en français. Les cours de théologie scientifique consistaient essentiellement à commenter la « *Somme Théologique* ». Il citait beaucoup Saint Thomas dans ses autres cours aussi, il en avait une connaissance extraordinaire, aussi bien du point de vue de l'extension que de la profondeur. Et il nous a très souvent dit qu'il était essentiel que nous restions fidèles à Saint Thomas. Cette étude de la théologie de Saint Thomas est une partie importante de notre labeur intellectuel...

Théologie mystique : cependant, il insistait beaucoup sur la nécessité d'une théologie mystique pour compléter la théologie « scientifique » de Saint Thomas. Il a lui-même beaucoup développé cette partie de la théologie, qui cherche à regarder tout les mystères révélés directement du point de vue de l'amour. C'est une dimension essentielle de l'héritage

intellectuel du père Marie-Dominique. Il est en cela encore pleinement disciple de Saint Jean, premier théologien mystique. « Appelez-la autrement si vous préférez : théologie glorieuse... », disait-il pour ceux que le terme « mystique » pourrait gêner ; l'appellation importe peu, pourvu que le contenu soit là.

Philosophie : Il avait un sens éminent de l'importance de la philosophie, et de la métaphysique en particulier. « Maintenir à tout prix la philosophie spéculative ». Il a voulu que nous commencions à étudier la philosophie dès le noviciat. Je n'oublierai jamais que mon fondateur a enseigné la philosophie pendant plus de 60 ans ! Il disait, non sans une certaine fierté, qu'il était le plus vieux professeur de philosophie.

Le silence : il y était attentif, et l'a demandé expressément dans la Règle de vie des frères. Mgr Zheng Zai-Fa, évêque de Tainan, m'a rapporté que lorsqu'il était allé à Saint-Jodard, il avait été impressionné par le silence du couvent, et que le père Marie-Dominique lui avait dit : « *Silencium initium sapientiae* » (ou quelque chose comme ça) : le silence est le commencement de la sagesse.

La liturgie : il rappelait souvent que notre liturgie devait être sobre et mettre en pleine lumière la Parole de Dieu, beaucoup plus que la beauté musicale. C'est pourquoi il appréciait la musique de Magdalith, beaucoup plus que le chant polyphonique et même plus que le grégorien, qu'il ne devait pas trouver encore assez dépouillé. Et surtout il nous a enseigné, par ses paroles et son exemple, que notre liturgie doit être centrée sur l'Eucharistie.

Le père spirituel : comme je l'ai écrit ci-dessus, il accordait de l'importance à la paternité spirituelle, mais il insistait beaucoup sur la pauvreté nécessaire au père spirituel : ne jamais s'imposer, « il vaut mieux pécher par excès de discrétion que l'inverse ! » disait-il parfois. Je crois me souvenir qu'il m'a dit une fois que son père spirituel, le père Dehau, lui avait dit avant de mourir (le père Marie-Dominique ne devait plus être très jeune) de continuer dans la ligne qu'il lui avait donnée, et qu'il n'avait pas cherché d'autre père spirituel ensuite.

La retraite annuelle : il lui accordait une grande importance, « encore plus importante que la Semaine Sainte ». Le silence était un aspect nécessaire à la retraite. Mais il n'était pas opposé à ce qu'on rencontre fraternellement un frère si Jésus le demandait. Une année il avait fait un chapitre très drôle au milieu de la retraite de communauté.

La Famille Saint-Jean : je crois que le père y tenait beaucoup, non pas d'abord comme une institution canonique, mais comme une famille où tous, frères, sœurs, oblats, s'aiment intensément, dans un grand respect mutuel, et dans le respect de la vocation propre à chacune des branches. Je crois aussi que, pour lui, cette famille restait ouverte à la possibilité d'accueillir de nouvelles branches, puisqu'à l'époque où existaient les Sœurs Mariales il souhaitait qu'elles deviennent membres de la Famille Saint-Jean. Elle est un lieu de l'incarnation de notre charité fraternelle, assumant des amitiés humaines.

Du point de vue apostolique, le père a toujours eu un grand souci des jeunes, et il a voulu qu'ils soient une priorité de notre apostolat. Même s'il ne s'agit évidemment pas de « récupérer des vocations », il nous toujours demandé aussi d'être spécialement attentifs à ceux qui se posent la question de la vocation. Les familles également.

Et il nous a toujours encouragés à développer avant tout des apostolats permettant la communication de la lumière, souhaitant qu'il y ait une « Ecole Saint-Jean » dans tous nos prieurés.

Nous savons qu'avant la fondation de la communauté il a consacré pendant de nombreuses années la moitié de son temps à prêcher aux contemplatives, c'est aussi quelque chose qu'il avait très à cœur, et donc c'est également une priorité pour nous.

Je crois qu'au fond, à part la contemplation, ce qui l'intéressait vraiment c'était la communication de la lumière (enseignement, prédication), et les personnes. Tout le reste était pour lui secondaire, voire ennuyeux...

CONCLUSION

Au terme de ces réflexions, je crois que la grande question que nous devons nous poser est: quel est l'aspect du mystère du Christ dont le père Marie-Dominique a le plus vécu, et que nous sommes appelés à vivre à sa suite ? Ou dit autrement : quel est le don de l'Esprit Saint dont il a le plus vécu ? Ou encore : de quelle béatitude a-t-il le plus vécu ? Car dons du Saint-Esprit et béatitudes sont liés.

Certainement comme Saint Jean, il a vécu du mystère du Verbe qui demeure éternellement dans le sein du Père, et qui se fait chair, devenant Lumière du monde, lumière d'amour vécue et communiquée dans une charité fraternelle éminemment personnelle, jusqu'au don total de soi au Père et à ses frères.

Du point de vue des dons du Saint-Esprit, nous pouvons dire qu'il les a tous vécus : don de crainte (par son esprit de pauvreté), de science (liée à sa recherche philosophique), de conseil (par sa douceur et sa docilité au Paraclet), de force (par sa lutte incessante pour la gloire du Père), de piété (par l'adoration et la miséricorde), d'intelligence (par la théologie), et de sagesse (par sa soif de contemplation, sa soif du mystère du Père). Cependant, il semble clair que c'est la quête de la *sagesse* qui est la trame profonde de toute sa vie. D'autre part, le lien filial à l'égard de la *Vierge Marie*, et du Père, ainsi que la *miséricorde* inépuisable qui le caractérisent également fortement, relèvent du don de piété et de la béatitude des miséricordieux. Et la *pauvreté* spirituelle me semble marquer radicalement toute sa vie, depuis sa recherche de vérité jusqu'à la manière dont il a guidé la Communauté Saint-Jean.

Nous pouvons donc peut-être dire qu'il a cherché avant tout à vivre du don de sagesse (qui a pour fruit la béatitude des artisans de paix), dans une immense pauvreté spirituelle (fruit du don de crainte) et une inépuisable miséricorde pour tous ceux que le Seigneur a mis sur sa route (fruit du don de piété). Si cela est vrai, c'est aussi ce que nous devons chercher à vivre. Mais évidemment cette question reste ouverte. Demandons à l'Esprit-Saint de nous conduire à la vérité toute entière sur ce qu'Il a donné à l'Eglise et nous a appelé à vivre à travers notre père !